

ANTISÉMITISME ET RACISME L'IDENTITÉ À L'ÉPREUVE DE LA DÉCONSTRUCTION

La « pensée décoloniale » utilise le terme de déconstruction pour multiplier des identités nouvelles qui sont autant de brûlots contre l'ordre civilisationnel « occidental ». La question de l'antisémitisme représente pour ce courant une objection majeure.

ALAIN DAVID, représentant de la Licra à la CNCDH, ancien directeur de programme au Collège international de philosophie

La clé de la question de l'identité est peut-être donnée par ce que porte l'intitulé « Licra » : Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme. C'est-à-dire le couple souvent objet de malentendus « racisme et antisémitisme ». Ainsi, à la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH), une définition du rapport 2020 sur le racisme et l'antisémitisme – définition embarrassée, finalement écartée, mais dont l'incidence dans le rapport reste très perceptible – disait ceci : « Antisémitisme : terme qui s'applique à une discrimination, un préjugé, une hostilité ou une violence à l'encontre des Juifs en tant que Juifs (ou des institutions juives en tant que juives). » Lembarras ainsi mis au jour n'est-il pas au fond celui d'un débat qui ne parvient pas à être mené. Car enfin : « les Juifs en tant que Juifs » ! Mais qu'est-ce que c'est ? S'il y a une leçon de l'antisémitisme, c'est bien que le mot « juif » est essentiellement équivoque, et qu'il rend équivoque tout ce qui prétend à la netteté d'une essence.

Notre universel malheur

La netteté d'une essence : dans le registre de l'antisémitisme, les lignes et les contours s'infléchissent en équivocité, perdent leur rectitude (le nez, les traits, la franchise des attitudes, la vigueur de la poignée de main...). On associe le mot « juif » à une ignominie, et l'ignominieux est par contamination indéfiniment extensible, s'étendant, comme le dit par exemple Céline dans son délire, à tout l'univers – « C'est un mimétique, un putain (...) il emmerde toujours l'univers, le Ciel, le Bon Dieu, les Étoiles ! » Ici la formule célèbre de Heinrich von

Treitschke, cet historien nationaliste de la fin du XIX^e siècle, reprise par les nazis : *die Juden sind unser Unglück*, les juifs sont notre malheur ; un malheur allemand, et par là-même, dans une Allemagne pangermanisée, le malheur universel. Universel, car les juifs, « qui sont partout », et nulle part, sont le malheur foncier de l'essence, comme tels « pour personne et pour tous » – comme un contrepoint ou un implicite du *Zarathoustra* de Nietzsche que son auteur avait voulu « un livre pour tous et pour personne ».

Le racisme n'est pas le genre général

De là une première conséquence : le racisme n'est pas le genre général dont l'antisémitisme serait un cas particulier, l'inverse plutôt est vrai. Le racisme, comme expression de la violence visant l'Autre, représente l'un des variants de l'antisémitisme – lequel est, avait osé un jour Maurice Blanchot dans une lettre qu'il m'avait adressée en 1987, structurellement à déchiffrer dans toutes les situations de racisme, ces dernières ne se comprenant qu'à partir de lui (« Mon idée, qu'il faut manier avec précaution, est que le racisme n'est qu'une forme de l'antisémitisme »). Et puisque le racisme a trait à la couleur, il faut entendre que cette dernière advient comme un inconfort ou un malaise (je reprends le mot de Freud, *Unbehagen*) quant au démenti permanent qu'elle apporte à la forme, à l'essence, c'est-à-dire à l'ordre des choses : cela, selon une longue tradition culturelle à laquelle la peinture ne fait pas exception – malaise déjà de Platon qui, dans sa détestation de ce qui avait selon lui causé la mort de Socrate, vitupérait contre « le manteau bariolé de la

démocratie athénienne » ; finalement, la couleur en tant que l'un des noms de l'obsession liée à l'altérité, malaise sur quoi se plaque le racisme qui défend un ordre, défini par la forme, et comme tel menacé. L'écrivain Joseph Conrad avait, en 1899, mis en scène ce « malaise dans la civilisation » dans une extraordinaire nouvelle, *Le Cœur des ténèbres* (*Heart of Darkness*), face-à-face de l'Europe et de l'Afrique, une Europe découvrant dans le miroir magique africain cette étrangeté de l'ordre des choses à lui-même (que l'on m'autorise à citer ici comme une œuvre à l'inspiration proche de celle de Conrad, *Coup de torchon*, cet extraordinaire film de Tavernier – mort le 25 mars, membre du comité d'honneur de la Licra – et dont je saisis ici l'occasion de saluer l'œuvre considérable). Désordre africain et européen de la couleur dont Conrad avait exhibé la vérité presque indicible avec la note suivante : « Le sentiment de notre lointaine affinité avec cette violence sauvage et passionnée », faisant conclure par son singulier témoin-révélateur au cœur du cyclone ou au cœur des ténèbres : « l'horreur, l'horreur ». Horreur : horreur du racisme, et à travers lui, encore, récurrente, l'horreur des « penchants criminels de l'Europe démocratique », ainsi que le dira, un siècle après Conrad, Jean-Claude Milner. Ces penchants criminels sont, au défaut de toute essence : antisémites.

Contre l'identité par appartenance

Une deuxième conséquence est la récusation de la notion d'identité par appartenance. La thèse selon laquelle le combat pour les droits de l'homme consisterait à restituer à des groupes soumis à la domination capitaliste ou

Ceux qui s'avancent en brandissant le mot fétiche de déconstruction ne cessent parallèlement de construire, de créer de nouveaux objets, de sanctuariser, au nom des droits de l'homme, au nom d'une revendication d'égalité, de nouvelles identités s'accumulant par appartenances successives.

coloniale la dignité et l'égalité dont l'histoire les a privés ne devrait pas interdire de reconnaître en ces groupes victimes la permanence d'un principe d'altérité – une responsabilité, si la responsabilité est pour tout homme cette irréductible faille qui fracture le noyau dur du moi. De là le malaise quant à un ensemble de notions ou de mots mis en avant par la « pensée décoloniale » – mots qui labellisent l'existence et les droits du groupe victime. Des mots, parfois anciens, ou d'autres créés pour les besoins de la cause, et qui, dénonçant une construction idéologique, se légitiment en « déconstruisant » : ainsi pour « race », qui se dépayse du terrain de la biologie avec des dérivés comme « racisé », « racisation », « blanchité », « privilège blanc », etc ; par exemple « blanchité » (*whiteness*) signifie que noir n'est pas simplement une couleur mais une construction artificielle, moins chromatisme qu'instance de la violence capitalo-coloniale qui exerce partout son hégémonie. Disons, en pastichant Simone de Beauvoir, qu'on ne naît pas noir, qu'on le devient, et qu'on ne le devient que par l'effet constructeur du « blanc », paramètre opérateur de toutes les distinctions de couleur. En retour, la critique « déconstructrice » pose en face de l'illusion dénoncée le groupe libéré de l'idéologie, groupe réel, groupe absolu. Une quantité de néologismes procèdent de cette même logique. Ainsi « intersectionnalité » – terme qui superposant les

stigmates de la construction idéologique consolide par accumulation les contours du, ou désormais des groupes d'appartenance. Ces néologismes dessinent alors des frontières infranchissables à tout ce qui répétant la construction idéologique bénéficierait d'un « privilège » indu, le « privilège blanc », le privilège du genre, le privilège de la classe.

De la déconstruction à la déconstruction

La logique qui préside à ces innovations conceptuelles est celle de la déconstruction. Pourtant, comment ne pas relever un paradoxe : ceux qui s'avancent en brandissant le mot fétiche de déconstruction ne cessent parallèlement de construire, de créer de nouveaux objets, de sanctuariser, au nom des droits de l'homme, au nom d'une revendication d'égalité, de nouvelles identités s'accumulant par appartenances successives. Paradoxe donc de l'usage incontrôlé d'un mot qui conduirait à la conséquence inverse de ce à quoi il semble appeler : un surcroît de constructions issu de la multiplication des registres d'appartenance. Mais est-ce bien cela que l'inventeur du terme a voulu dire ? Cette objection pourrait certes sembler illégitime. Car la question n'est pas, elle n'est peut-être jamais, de réclamer l'exactitude dans l'emploi d'un mot, mais de juger de la pertinence de l'usage qu'on en fait. De ce point de vue même il est important – surtout lorsqu'on a affaire, comme ici

avec Jacques Derrida, à l'un des plus grands penseurs de notre temps – de ne pas ignorer les enjeux que son auteur a voulu y mettre. Quel était l'enjeu associé à la « déconstruction » ? Soit l'exemple rapide d'un petit livre, *Le monolinguisme de l'autre*. Derrida y déclare d'emblée : « Je n'ai qu'une langue, elle n'est pas la mienne ». Dans cette formule, congé est donné à l'idiome, à l'idiomaticité, à l'idiotisme de la langue – ainsi dans le *Finnegans Wake* de Joyce, ou dans le *Discours sur la langue yiddish* de Kafka, œuvres familières à l'exceptionnel lecteur qu'était Derrida, et dans lesquelles la langue, devenue « jargon », est radicalement dépossédée de tout ce qu'elle contient de propre. *Je n'ai qu'une langue, et ce n'est pas la mienne*. Il apparaît avec ce *leitmotiv* que la déconstruction déconstruit en élevant sa protestation contre ce qui enferme dans une appartenance – dans un monolinguisme – contre l'identité assignée à elle-même. À la même époque de son œuvre (en 1995, dans *Force de loi*), Derrida avait proposé encore ceci sur la déconstruction : « La déconstruction, c'est la justice. » La justice donc, parce que la déconstruction est pour son inventeur le nom de la résistance de la pensée à la tentation de consigner l'identité dans ses appartenances ; parce qu'elle fait droit à l'obsession – « juive » quoi qu'il en soit, chez Derrida – de l'altérité. ♦

1. *Les Beaux draps*, Paris, Éditions Denoël, 1941.